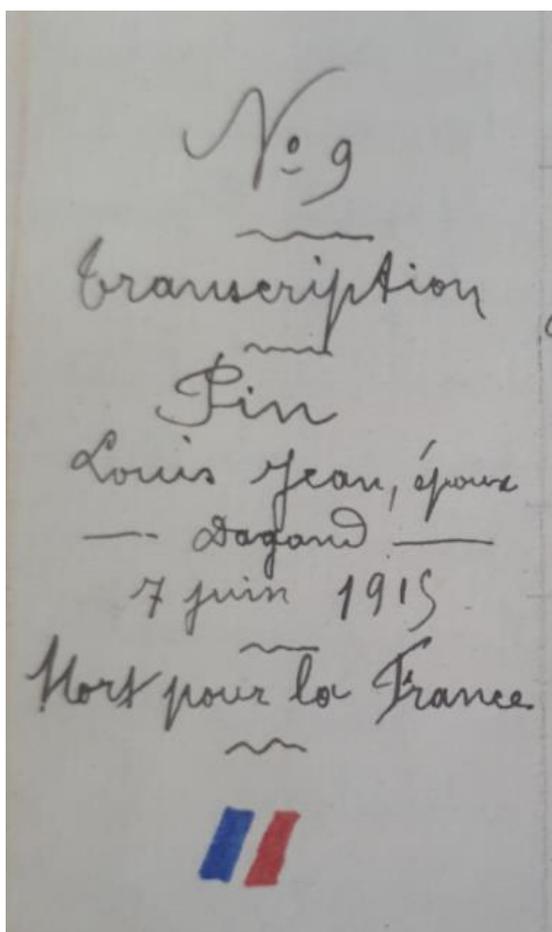


Les morts pour la France et la démographie de la Roche-de- Glun



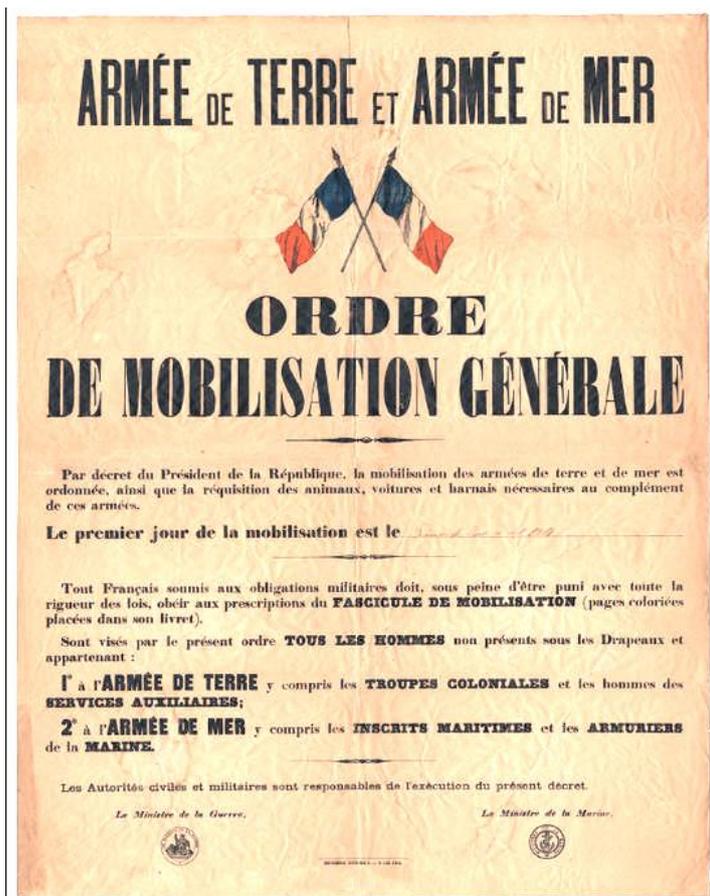
Philippe Bouchardeau

Docteur en histoire, chercheur associé au
LARHRA (Laboratoire de Recherche Historique
Rhône-Alpes)

La guerre de 14-18, « grande faucheuse » a des effets ravageurs sur la population de la commune. Mais ces effets brutaux s'inscrivent dans des tendances démographiques de long terme¹.

Entre structure et conjoncture, les données des recensements de la population et des registres d'état civil de la Roche-de-Glun² permettent de mesurer les effets démographiques de la Grande guerre.

Les journaux de marche des régiments³ dans lesquels les 35 soldats rochelains morts pour la France sont enrôlés permettent par ailleurs de retracer leur parcours militaire et les conditions de leur décès⁴.



¹ Bouchardeau (Philippe), La Roche de Glun, un village en chiffres, Revue drômoise, n° 558, décembre 2015, p. 21 et suivantes.

² Registres conservés au service état civil de la mairie complétés par la base de données des morts pour la France sur site Internet (geneanet et autres).

³ Journaux disponibles sur site Internet.

⁴ Toutes suggestions de corrections sont à signaler à l'auteur et seront le bienvenu.

La démographie d'avant-guerre en recul

Une situation d'étiage démographique

La population de la commune de la Roche-de-Glun après la scission de Pont de l'Isère en 1866 s'est alors établie à cette dernière date à 1293 habitants, puis en 1872 à 1222 habitants. Elle a ensuite beaucoup diminué en raison de l'exode rural et de l'attractivité des villes proches, voire plus lointaines qui ont capté les émigrants quittant la commune. En 1881, la population est de 1045 habitants et diminue encore après 1891 pour atteindre un niveau d'étiage en 1906 (882 habitants), avant une légère reprise qui la fait remonter à 900 habitants à la veille de la guerre en 1911.

Population de la Roche-de-Glun de 1866 à 1931

Année	Population
1866	1293
1872	1222
1876	1200
1881	1045
1886	981
1891	1024
1896	975
1901	924
1906	882
1911	900
1921	753
1926	813
1931	799

Source : recensement de la population

Le solde naturel durablement négatif

De 1900 jusque vers 1907, la mortalité reste relativement élevée tout comme la natalité et le nombre de mariages ; le village frappé par l'exode rural vieillit et connaît ainsi une transition démographique. Cette phase de transition associe d'une part le maintien d'une

mortalité élevée, en attente des effets de la médicalisation et de l'amélioration du niveau de vie qui n'ont pas encore joué à plein, et d'autre part un dynamisme des naissances avant une période marquée par le malthusianisme. Dans la seconde partie de la décennie 1900, la mortalité se réduit mais aussi la natalité qui connaît toutefois un rebond en 1913, faisant suite à la remontée des mariages de 1911 à 1913. Le solde naturel de la commune largement négatif depuis 1901 s'améliore toutefois à partir de 1908, le nombre de naissances et de décès s'équilibrant presque jusqu'à la catastrophe de la guerre.

La mort au village : vieux, jeunes, malades, accidentés et suicidés

Avant-guerre, différentes causes de décès sont habituellement enregistrées dans le registre d'état civil tenu par la mairie de la Roche-de-Glun.

C'est d'abord le grand âge et les effets de la vieillesse qui conduisent à la mort ; par exemple en 1913, Marie-Anne Bertrand décède le 10 janvier ; l'acte de décès indique que c'est une « ménagère âgée de 81 ans. » Plus loin dans le registre, c'est de Jean Gonnet retraité âgé de 78 ans dont le décès est enregistré.

L'état civil de l'année 1914 enregistre la mort de Marie-Rosalie Ferreyre à plus de 80 ans et de Marie Barbier ménagère âgée de 74 ans. Les femmes meurent plus âgées que les hommes souvent « usés » par les travaux aux champs ou les activités artisanales exercées sur la commune. La mortalité infantile reste une réalité prégnante : voici par exemple l'enregistrement de la mort de Gabriel-Émilien-Louis-Marius Surel, âgé de cinq ans, mort le 25 février 1914. Le 27 février de la même année, Daniel Chizat âgé de 19 jours seulement décède.

La maladie et les infections tuent aussi des hommes et des femmes dans la force de l'âge.

Des accidents surviennent et entraînent aussi la mort, comme par exemple pour un conducteur de barque de la Compagnie Générale de Navigation âgé de 38 ans « tombé

accidentellement dans le Rhône » en août 1915.

Accident ou suicide ? Les cadavres rejetés par le Rhône, voire l'Isère toute proche, ne permettent pas toujours l'identification du noyé ni la cause de la mort, accidentelle ou volontaire.

Le 21 janvier 1913 on retrouve dans le Rhône, « un cadavre de sexe masculin, âgé d'environ 50 ans, taille de 1,70 m, cheveux, barbe, sourcils châtain grisonnants, figure allongée, bonne dentition, vêtu d'une flanelle grise, d'une chemise de flanelle coton, à raies bleues, gilet gris, veste de drap noire, pantalon du même drap que le gilet, caleçon coton bleu, ceinture en flanelle rouge, chaussettes laine violettes, souliers brodequins en bon état avec les lacets en cuir ... ».

Le 6 mai 1913, apparaît un autre cadavre « de sexe féminin, âgé d'environ 40 ans, ... quelques mèches de cheveux bruns, dentition complète, vêtue d'un corsage en soie noire, doublure à carreaux noirs et blancs, jupe lainage, jupons de dessous noirs, tricot en coton bleu, corset couteau gris... » Le 28 juin à nouveau un cadavre de sexe masculin s'échoue. Retirés du Rhône, les noyés font l'objet d'une description très détaillée qui vise à faciliter l'identification du corps charrié par le fleuve.

Ainsi la statistique des décès doit être corrigée en écartant les noyés non domiciliés dans la commune ou non identifiés.

Avec la guerre une nouvelle cause de décès apparaît, la mort au combat. Des jeunes Rochelains meurent en nombre loin de leur village pendant 4 ans.

Plus de 30 Rochelains morts pour la France

Les morts à la guerre au fil du registre d'état civil

Avec la guerre déclarée par l'Allemagne à la France le 3 août 1914, la mort de jeunes soldats qui survient en dehors du territoire de la commune apparaît bientôt dans le registre d'état civil de la Roche-de-Glun. Au total, 35 décès de poilus rochelains y seront enregistrés (les données sont parfois incomplètes et ne sont alors comptabilisés que pour 30 ou 31 soldats⁵). Leurs noms figurent sur le monument aux morts. Les premiers morts de la guerre dans la commune sont enregistrés dans le registre d'état civil le 17 août 1914. Des rectifications d'état civil sont parfois portées en marge du registre a posteriori par les agents de la mairie. Ainsi, le soldat **Guilhot**, Georges Louis, né le 23 juin 1889 voit son décès remontant au 25 septembre 1914 enregistré suite au jugement en date du 2 novembre 1920 du tribunal civil de Valence. Il appartient au 75^e régiment d'infanterie et meurt dans la Somme. À partir de 1915, les décès sont le plus souvent reportés directement dans le registre en continu. Un petit drapeau bleu, blanc et rouge apparaît en marge à partir de 1915 avec l'attribution de la mention « mort pour la France », récompense morale honorant le sacrifice des combattants morts au « Champ d'honneur » et des victimes civiles de la guerre. Instituée officiellement par les lois du 2 juillet 1915 et confirmée par celle du 22 février 1922, elle confère aux victimes une reconnaissance et un statut individuel, ainsi qu'à leurs ayants-droits : sépulture individuelle et perpétuelle dans un cimetière militaire aux frais de l'État, pension de veuve de guerre, statut de pupille

⁵ Le registre d'état civil décompte 35 morts pour la France comme le monument aux morts et le site geneanet 31 avec des indications parfois divergentes.

de la Nation pour les enfants du mort pour la France...⁶

C'est pour le décès du jeune soldat **Paul Cettier** survenu le 24 décembre 1914, enregistré début 1915 que le petit drapeau bleu blanc rouge apparaît pour la première fois dans le registre d'état civil du village : « soldat de deuxième classe aux 159^{ème} régiment d'infanterie, âgé de 23 ans, né à la Roche-de-Glun⁷, canton de Tain Drôme, domicilié en dernier lieu à Briançon (Hautes-Alpes), mort dans les tranchées en avant de la ferme de Berthenval... suite d'asphyxie produite par les éboulements de la tranchée... »

Des jugements prononcés a posteriori confèrent donc cette mention de « mort pour la France » à certains combattants. Un acte porté au registre de l'état civil de 1918 concerne, quatre ans après sa mort, la disparition de **Aimé Fernand Faure** dont on n'a pas retrouvé le corps : « Il résulte d'une enquête suivie par Monsieur le ministre de la Guerre, conformément aux articles 88 et 89 du Code civil, par application de la loi du 3 décembre 1915 et outre des documents joints à la présente requête que le décès du sergent Fernand Faure du 61^e régiment d'infanterie paraît certain... C'est pourquoi il recourt à ce qu'il plaise, déclarer constant le décès dudit

⁶ Largement remise pendant la Première Guerre mondiale et dans les années qui suivent, la mention ne fut pas attribuée à près de 100 000 décédés. Certains, orphelins ou combattants indigènes (Afrique, Algérie, Indochine), n'eurent personne pour apporter la preuve que la cause du décès était la conséquence directe d'un fait de guerre. D'autres, bien que décédés pendant la guerre, étaient morts de maladie ou suicidés. D'autres enfin eurent des comportements incompatibles avec la reconnaissance nationale. Toutefois pour certains, la mention put être établie ultérieurement et peut toujours l'être aujourd'hui, à la demande des descendants.

⁷ Le site Internet geneanet indique qu'il est né à Châteaubourg.

sieur... mort pour la France le 23 septembre 1914 à Avocourt (Meuse)... »

C'est le 22 mai 1920 qu'est opérée la transcription du jugement du décès de **Louis Aimé Rochas** mort pour la France. Il appartenait au quatrième bataillon de chasseurs et son décès « paraît certain » annonce le jugement. C'est le 3 janvier 1921 que le jugement concernant **Auguste Victor Dussu**, né en 1876 est transcrit. Il est mort pour la France le 22 octobre 1914 dans le Pas-de-Calais. Plus tardif encore, voici l'enregistrement du décès du caporal **Antoine Stéphane Brunel**, mort en 1916 à Barleux dans la Somme et dont le décès n'est transcrit qu'en juillet 1921. En juin 1922 le décès de **Marius Amédée Cotte** remontant à septembre 1917 est enregistré. Il est caporal au troisième régiment de Zouaves et natif de la Roche-de-Glun. Le dernier enregistrement différé concernant la mort d'un poilu avec le titre de mort pour la France attribué par jugement est daté du huit novembre 1923 et concerne **Charles Albert Baux**.

Des années meurtrières aux rythmes de l'évolution des stratégies militaires

Dès 1914, 7 Rochelains sont enregistrés comme morts pour la France en 5 mois de conflit. Mais c'est l'année suivante, 1915, qui est la plus meurtrière avec 12 décès enregistrés. En 1916 et 1917, respectivement 4 puis 6 Rochelains tombent, contre 2 en 1918 et encore 1 en 1919. Les deux premières années de guerre sont donc les plus meurtrières suivies par la terrible année 1917.

Les premières victimes rochelaines font les frais d'un début de la guerre marqué par les derniers feux de la *furia francese*, doctrine militaire offensive privilégiée par le commandement français que le général Joffre a clairement exposé dans un décret du 28 octobre 1913 : « Pour vaincre, il faut rompre par la force le dispositif de combat de l'adversaire. Cette rupture exige des attaques poussées jusqu'au bout, sans arrière-pensée ; elles ne peuvent être obtenues qu'au prix de sacrifices sanglants. Toute autre conception doit être

rejetée comme contraire à la nature de la guerre. ⁸» Comme pour l'ensemble de l'armée engagée dans le conflit, la Roche-de-Glun paye les plus forts tributs en 1914 ; sur cinq mois de guerre seulement on décompte 22 % du total des tués de La Roche et 23.4 % de la France. L'année 1915 vient ensuite comme étant la plus meurtrière pour les soldats de La Roche-de-Glun comme pour l'ensemble des soldats de l'armée française (avec 37.5 % des morts à La Roche et 27,1 % pour la France).

Morts à la guerre

	La Roche de Glun	%	France	%
1914	7	21.9	301 350	23.4
1915	12	37.5	348 850	27.1
1916	4	12.5	252 300	19.6
1917	6	18.7	163 700	12.7
1918	2	6.2	223 300	17.3
1919	1	3.1		0.0
	32	100	1 289 500	100.0

Source : Cochet (François), op. cit. et registre d'état civil de la Roche-de-Glun.

A partir de 1915, des adaptations de la stratégie interviennent avec l'enterrement dans les tranchées et le recours systématique à l'artillerie préalable aux offensives, même si le maître mot reste celui de la « percée. ⁹» Au-delà de la conduite d'offensives à tout prix, la massification des armées et la puissance de feu accumulée expliquent les pertes énormes enregistrées. Mais, la guerre de tranchées qui s'installe est nettement moins meurtrière que les combats de rencontre et les vastes mouvements de troupes de l'année 1914 en particulier et dont on retrouve certaines

⁸ Cité par Cochet (François), Les Français en guerre de 1870 à nos jours, Paris, Editions Perrin, 2017, p.277.

⁹ Voir Cochet (François), op. cit., p.285

modalités en 1918. Il reste, que le combat rapproché est rarissime en dehors des périodes de grande offensive. On considère qu'un soldat français sur six seulement a pu voir l'ennemi qui tirait sur lui et sur qui il tirait et que 70 % des tués le sont par obus d'artillerie, tandis que les morts par balles représentent 30 % des pertes. La mort est le plus souvent donnée de loin par l'artillerie avec un simple « geste technique » de l'artilleur. Ainsi selon les choix stratégiques, les rythmes de pertes sont clairement différents pour l'armée française, tout comme pour les soldats de la Roche engagés dans la guerre. Il convient de rappeler également que les grandes batailles citées dans les avis de décès, comme l'Artois, la Champagne en 1915, Verdun et la Somme pour 1916, le Chemin des Dames pour 1917 représentent aux alentours de 60 % des pertes totales pour les armées françaises. Au-delà de ces courtes périodes d'offensive, 40 % des tués le sont dans la « terrible quotidienneté des bombardements, dans la routine du duel de l'entretien de la guerre par les artilleries.¹⁰ »

Portraits de poilus rochelains morts pour la France : des jeunes conscrits

Qui sont ces poilus qui se sont illustrés pendant les combats mais y ont laissé leur vie ?

Ce sont avant tout de jeunes hommes, en général de 25 ans ou moins. Le vétéran (né en 1876) a 38 ans en 1914 et les benjamins nés en 1896, ont 18 ans en 1914.

Parmi les benjamins nés en 1896, voici « **Élie** » **Raymond Fournier** originaire de Gilhoc dans l'Ardèche qui meurt dans la Marne à Saint-Jean-sur-Tourbe le 28 novembre 1917 suite à ses blessures de guerre après son transport en ambulance. Il était soldat au 56^e d'infanterie.

Mais des soldats plus âgés figurent aussi sur le monument aux morts comme **Victor Dussu**, d'une quarantaine d'années qui décède dans le Pas-de-Calais. Il est porté disparu de son régiment, le 159^{ème} d'infanterie, le 24 octobre 1914.

Les plus jeunes Rochelains ont ainsi largement payé de leur vie peu après avoir fêté leur statut de conscrit.

Le 21 mars 1905, la loi a supprimé le tirage au sort et instauré un véritable service militaire obligatoire et universel. La durée du service est alors réduite à deux ans et personne ne peut théoriquement y échapper.

Comme tous les jeunes Français en métropole, les Rochelains sont donc astreints aux obligations du service militaire obligatoire et appartiennent donc tous, en fonction de leur année de naissance, à une classe de recrutement (ou classes d'âge), éventuellement différente de la « classe de mobilisation » qui tient compte de devancements ou de sursis d'appels. Aux termes de la loi de juillet 1892, « les trois plus jeunes classes de recrutement constituent l'armée d'active ». La classe 1910 concerne les jeunes de 20 ans nés en 1890. La classe 14 est totalement incorporée dès le début de la guerre, pour être instruite à l'arrière avant son envoi au front et, dans le même temps la classe 15 est recensée, par application de la loi du 21 mars 1905 qui autorise le ministre de la Guerre à appeler par anticipation en temps de guerre une classe qui n'aurait été incorporée qu'au 1^{er} octobre de l'année suivante.

Du rituel patriotique au pacifisme

Immédiatement après la création de la conscription obligatoire, s'est développée dans l'ensemble des régions de France une tradition, au cours de laquelle les jeunes en partance pour l'armée se réunissent pour faire la fête et célébrer leurs derniers moments au sein de la société civile. Rite de passage de la vie adolescente vers la vie adulte, les fêtes entre conscrits sont aussi l'occasion de développer une forme particulièrement intense de sociabilité villageoise et rurale. De 1798 aux années 1880, le conscrit et les fêtes de conscrits ne désignent que des jeunes hommes de 20 ans devant partir pour l'armée. Ces hommes, réunis autour d'un repas copieusement arrosé, développent et ancrent

¹⁰ Cochet (François), op. cit., p.431

cette tradition festive. Vers le milieu du XIX^e siècle, une première nouveauté fait son apparition. A la fin du banquet, deux jeunes gens originaires de Villefranche-sur-Saône se rendent à l'Hôtel de Ville avec leurs chapeaux haut-de-forme et leurs costumes noirs. La tradition du défilé des conscrits naît. Il faut alors un drapeau. Ainsi, la classe des conscrits de 1889 à La Roche qui compte deux morts pour la France a son propre drapeau avec feuilles de chênes et lyre. Arbre sacré dans de nombreuses traditions, le chêne est investi de privilèges accordés à la divinité suprême parce qu'il attire la foudre et symbolise la majesté. Il est synonyme de force et de solidité. Il est le symbole de l'arbre de la vie et de la jeunesse. La lyre est l'attribut des poètes ; c'est aussi le symbole de la chanson. Sa représentation est très souvent utilisée par les sociétés chantantes et les orphéons. Avec sa fanfare, la classe des conscrits de 1889 de La Roche anime les rituels militaires dans la commune.

Drapeau de conscrits



Source : mairie de la Roche-de-Glun

Parmi les classes récentes de La Roche-de-Glun, celle 1912 porte sur son drapeau de conscrits la mention « honneur et patrie » illustrée par un aéronef survolant un paysage de plaine et de montagne.

À peine mature au début des hostilités, l'aviation militaire connaît en quelques années un essor considérable. Elle ne se réduit en aucun cas à des combats individuels entre des as à la recherche d'une gloire personnelle. L'avion devient le thème d'une nouvelle doctrine militaire, avec des méthodes de combat ou de reconnaissance et des équipements renouvelés. L'aviation devient l'arme aérienne. Sur le drapeau des conscrits rochelains, elle apparaît comme un symbole de modernité et de maîtrise de l'espace aérien. L'avion domine le paysage et sécurise les habitants. C'est la marque du progrès mis au service de la patrie.

Drapeau de conscrits



Source : mairie de la Roche-de-Glun

Passée la guerre, les conscrits de la classe 1923-1924 rêvent de sérénité et de nature. Pas d'évocation explicite de la guerre mais plutôt de la mort avec une stèle.

Drapeau de conscrits



Source : mairie de la Roche-de-Glun

L'évolution de l'iconographie des drapeaux traduit-elle un changement d'attitude des classes de conscrits, du patriotisme plus ou moins belliqueux au pacifisme ? Les conscrits sont attachés à leur village. Même s'ils n'y sont pas nés, leurs racines plongent dans les terroirs.

Natifs et immigrants récents

Le village de La Roche perd ses fils, dont près de la moitié sont natifs de la Roche-de-Glun (15 soit 47 %). Mais bourgs, villes et villages tout proches sont aussi endeuillés ; ils ont vu leurs enfants s'installer à La Roche-de-Glun, partir à la guerre.

Plaque de rue de la Roche-de-Glun



Cliché Ph Bouchardeau

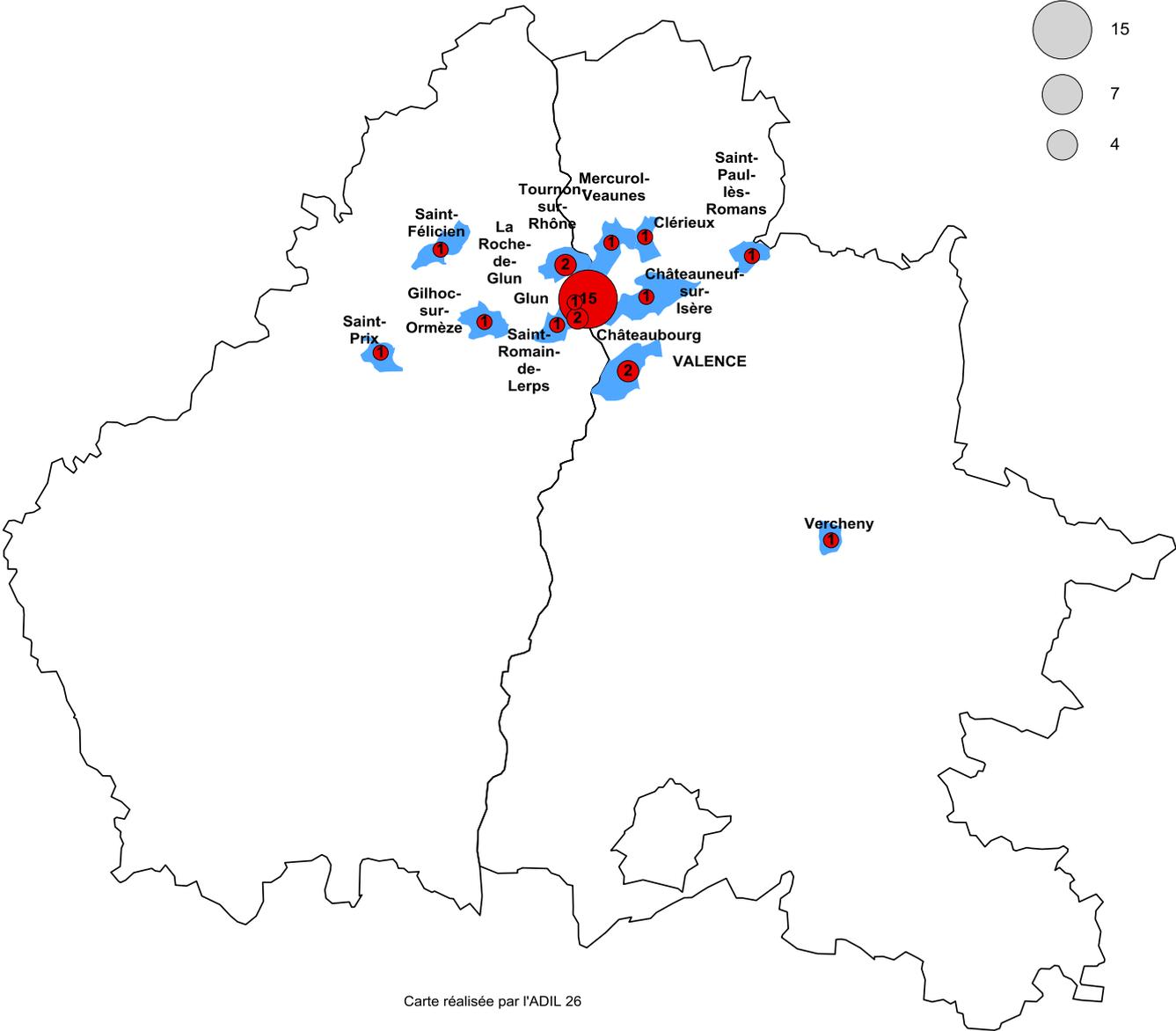
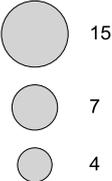
Au total 13 communes qui ont vu naître des soldats morts pour la France résidant à La Roche-de-Glun sont affectées par les deuils. Certaines jouxtent directement La Roche-de-Glun, d'autres toutes proches sont sur le rebord ardéchois, dans le secteur de Tain et Romans, ou jusqu'à Valence. A une exception près, Vercheny dans la vallée de la Drôme, ces jeunes soldats venus s'installer à la Roche-de-Glun étaient natifs de communes situées dans un rayon de l'ordre de 20 km au plus. Cela rappelle le rôle des migrations de courtes distances avec des « sentiers invisibles » qui sont empruntés par ces jeunes migrants, en particulier à l'occasion de leur mariage, de la recherche d'un emploi... Voici par exemple Denis Lattier qui n'a eut qu'à traverser le Rhône pour s'installer à La Roche-de-Glun venant de l'autre rive du village ardéchois de Glun. Il est tué à l'ennemi en avril 1915 en Meuthe et Moselle.

N° 22
Transcription
du décès de
Lattier
Denis Léon
survenu le 1^{er}
avril 1915.
Mort pour la
France.
F. 

Source : registre d'état civil de la Roche-de-Glun

Lieux de naissance des poilus rochelains morts pour la France

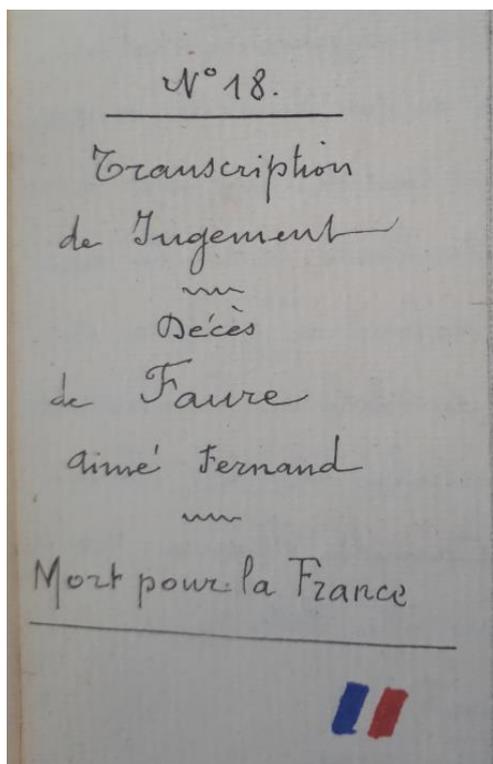
● mort pour la France



Carte réalisée par l'ADIL 26

Hommes du rang et rares sous-officiers

Concernant le grade des Rochelains morts, il s'agit pour l'essentiel d'hommes du rang, « soldats de 2^{ème} classe » (72 %), « chasseurs » ou « sapeurs » pour les armes spécialisées. Les sous-officiers payent leur tribut avec 2 sergents, un maréchal des logis et un adjudant. Le sergent **Aimé Faure** appartient au 61^e régiment d'infanterie. Né à Tournon le 17 juillet 1890, il est « mort pour la France » suite à ses blessures à Avocourt dans la Meuse le 23 septembre 1914. Quelques mois plus tard, en mars 1916, le bois et le réduit d'Avocourt verront se dérouler l'un des plus importants événements de la bataille de Verdun opposant la 11^{ème} division bavaroise et la 29^{ème} division d'infanterie du général Salins.¹¹



Source : registres d'état civil de la Roche-de-Glun

¹¹ Sous la direction de Cochet (François) et Porte (Rémy), Dictionnaire de la Grande guerre. 1914–1918, Paris, Editions Robert Laffont, 2008.

Il n'y a pas d'officier en titre parmi les victimes, mais toutefois un aspirant figure parmi les morts. Morts pour la France « sur le champ de bataille » le 9 mai 1915 à Sainte-Catherine Pas-de-Calais **Emmanuel Chabalet** est aspirant au 88^{ème} régiment d'infanterie ; il était né à la Roche-de-Glun le 3 septembre 1891.

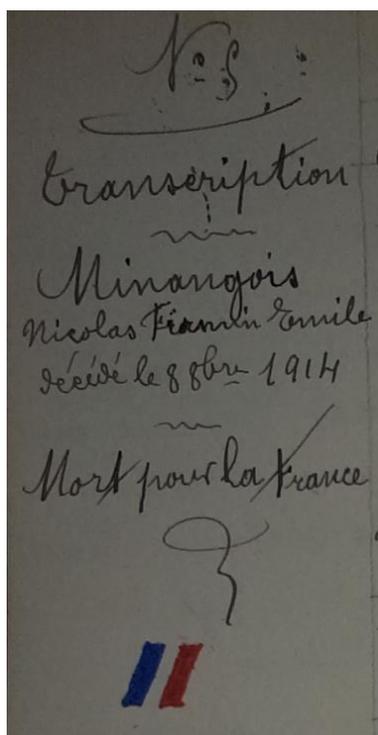
Les soldats du rang constituent donc l'essentiel des victimes rochelaines dont certaines auraient pu croiser d'éminentes figures se trouvant sur les lieux de terribles combats.

Des rencontres manquées

Soldat de deuxième classe au 97^e régiment d'infanterie, **Joseph Clozel** est fauché le 25 septembre 1915 à Souchez dans le Pas-de-Calais. Ce village puissamment fortifié par les Allemands dès le début de 1915 change plusieurs fois de main. Perdu et repris à cinq reprises par les Français, en septembre, les attaques se soldent par un échec et les lignes françaises s'établissent alors aux portes de la commune jusqu'au 25 septembre 1915, jour de la mort de Joseph Clozel. Le lendemain, le village est entièrement libéré mais complètement détruit ce que relate Henri Barbusse (1873-1935) dans son fameux livre *Le Feu* : « nous sommes devant Souchez. Le village a disparu. Jamais je n'ai vu une telle disparition de village.... Il n'y a même pas un pan de mur, de grilles, de portails qui soient dressés... »¹² L'écrivain a reçu en octobre 1915 à Souchez et Notre-Dame-de-Lorette sa deuxième citation, mais malade, il est versé comme secrétaire d'état-major et commence alors à écrire *Le Feu*. Sous-titré *Journal d'une escouade*, *Le feu* est un roman de guerre, une fiction inspirée par le vécu et le témoignage direct de son auteur, Henri Barbusse, qui paraît sous forme de feuilleton dans le quotidien *L'Œuvre* à partir du 3 août 1916, puis intégralement à la fin de

¹² Cité par : Sous la direction de Cochet (François) et Porte (Rémy), Dictionnaire de la Grande guerre. 1914–1918, Paris, Editions Robert Laffont, 2008

novembre 1916 aux éditions Flammarion. Il reçoit la même année le prix Goncourt. C'est dans le village de Maucourt-sur-Orne à une vingtaine de kilomètres de Verdun, que le Rochelais **Nicolas Minangois** soldat de deuxième classe du 14^e bataillon de chasseurs alpins perd la vie en octobre 1914. Dans ce petit poste de soldats territoriaux, quelques jours après sa mort, le 9 novembre, André Maginot sergent au 44^e régiment d'infanterie territoriale y est blessé et reçoit la médaille militaire.¹³ Ce juriste né en 1877, haut fonctionnaire, député radical de Bar-le-Duc depuis 1910 devenu sous-secrétaire d'Etat à la guerre en 1913 a fait le choix de s'engager dans la territoriale (il deviendra en 1917 ministre des Colonies, puis des Pensions en 1920 et de la Guerre dans les années 20 ; il attachera son nom à la ligne de fortifications élevée sur la frontière de l'Est et mourra en 1932).

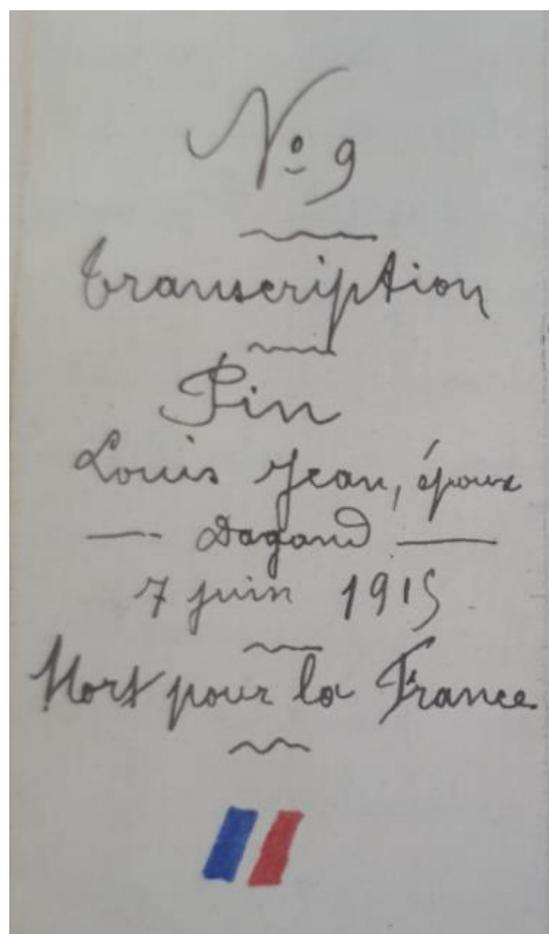


Source : registres d'état civil de la Roche-de-Glun

¹³ Sous la direction de Cochet (François) et Porte (Rémy), Dictionnaire de la Grande guerre. 1914–1918, Paris, Editions Robert Laffont, 2008

Morts brutales et morts après blessures ou maladies

Dans la moitié des cas il est indiqué que le combattant de la Roche a été « tué à l'ennemi ». Mais dans 10 cas, soit environ 1/3 le décès survient « suite à blessures ». Voici par exemple, le soldat au 14^{ème} régiment d'infanterie, **Louis Pin** qui décède en juin 1915 à Acheux dans la Somme suite à ses blessures de guerre.



Source : registres d'état civil de la Roche-de-Glun

Blessé sur le front, **Vincent Heurtier** décède le 15 octobre 1915 à Mourmelon « suite de blessures à l'ambulance... du camp de Châlons. » Le village de Mourmelon-le-grand accueille le camp de Chalons inauguré le 30 août 1857 sous Napoléon III. Terrain d'entraînement, il vit au rythme des grandes manœuvres avant la

guerre. Après la stabilisation du front il se trouve sur les lignes arrières des Français mais soumis aux bombardements allemands.¹⁴

Dans trois cas c'est « suite à maladie » comme pour **Léon Bost** mort à La Roche-de-Glun à son domicile de grippe « infectueuse » (sic) le 28 mars 1919. Il était sergent major au 22^e régiment d'infanterie. Dans 2 cas, dès 1914 on annonce que le soldat a « disparu ».

Des morts lointaines

Les Rochelains sont « morts pour la France » loin de leurs lieux d'habitation, d'abord dans les départements du nord de la France (Somme 7 décès, Pas-de-Calais 6 décès, Marne 4 décès, Aisne 2 décès, Nord 1 décès) territoires marqués par les offensives les plus meurtrières, mais aussi sur le front de l'Est (Meurthe-et-Moselle 3 décès, Meuse 1 décès, Vosges 1 décès).

¹⁴ Sous la direction de Cochet (François) et Porte (Rémy), Dictionnaire de la Grande guerre. 1914–1918, Paris, Editions Robert Laffont, 2008

Soldats rochelais morts pour la France sur les fronts du nord et de l'est



Au-delà des fronts, les aléas de la guerre conduisent un blessé qui décède dans les Pyrénées-Atlantiques et 2 autres dans le Finistère et dans la Drôme. Deux sont morts à l'étranger en 1917, l'un en Suisse et l'autre en

Serbie. Il s'agit de **Franck Royan** maréchal des logis fourrier au 205^{ème} régiment d'artillerie de campagne qui décède le 19 mars 1917 dans la ville de Macédoine (province la plus méridionale de Serbie) de Monastir (à ne pas confondre avec le port de Tunisie sur le golfe d'Hammamet). L'armée française y est venue

prêter main-forte aux Serbes à partir de Salonique. Après l'offensive de l'automne 1915 des armées austro-allemandes et bulgares, le gouvernement serbe et ses principales administrations se sont repliés sur Monastir.

Des morts entre héroïsme et refus de guerre

L'enregistrement dans le registre d'état civil de la mort d'**Élie Fournier** soldat au 56^e d'infanterie, sixième compagnie, le 5 mars 1918 concerne son décès qui remonte au 28 novembre 1917. Il appartient à la catégorie des benjamins parmi les Rochelains morts pour la France, né à Gilhoc dans l'Ardèche en 1896. Le registre d'état civil mentionne qu'il est décoré de la médaille militaire de la Croix de guerre. Le besoin de créer une récompense pour les combattants s'est fait sentir très rapidement dès le début de la guerre. Il existait bien la « citation à l'ordre du jour », limitée à un témoignage écrit, dans les communiqués, les états de service et le livret militaire, sans signe distinctif clair et visible. Après plusieurs tentatives remontant à mars 1914, le 4 février 1915, le député Émile Driant présente et soutient devant l'Assemblée nationale, le rapport de la commission de l'armée. « Créons un ordre récompensant la valeur militaire, mais en lui donnant un nom bref qui sonne clairement et qui, à lui seul, exclut la faveur de l'ancienneté. On l'appellera la *Croix de guerre*, ce sera une croix de bronze clair, à quatre branches, surmontée d'une couronne de lauriers, et suspendue à un ruban vert uni, le vert de la médaille de 1870-1871, débarrassé des rayures noires qui symbolisaient le deuil de l'autre siècle. »

Croix de guerre



Source : Internet

Auguste Veyre natif de Vercheny qui meurt le 10 avril 1918 à Valence à l'hôpital 129 bis appartenait au 75^e régiment d'infanterie a été cité à l'ordre du régiment, autre marque de courage, le 13 novembre 1917 comme « grenadier intrépide qui s'est vaillamment conduit au feu ». C'est un spécialiste du combat rapproché. Au XVII^e siècle la grenade devient un matériel particulier de l'artillerie notamment dans les guerres de siège. Lancée à la main ou grâce à une arme individuelle voire un petit mortier, elle est peu utilisée dans la guerre de mouvement. Elle retrouve toute son importance au moment de la fixation du front à l'automne 1914. Les grenadiers portent un insigne avec une grenade avec flamme sur la coiffure ou la veste.

Cette vaillance récompensée est-elle toujours assumée ?

Natif de Mercurol, **Paul Gourdon** est mort le 22 mai 1917 à Craonne dans l'Aisne. Le village à l'extrémité du Chemin des Dames en direction de Reims fait l'objet de combats dès 1914. Les luttes y sont particulièrement violentes en avril 1917 les troupes françaises étant massacrées par le tri croisé des mitrailleuses allemandes. Une offensive est néanmoins relancée par le général Nivelle à partir du 4 mai qui remporte un succès au prix de combats meurtriers qui s'éternisent tuant le Rochelain Paul Goudon. Le nom du village est resté célèbre pour la chanson de mutins ; chanson contestataire, chantée par des soldats français entre 1915 et 1917. Elle est interdite par le commandement militaire qui la censure en raison de ses paroles antimilitaristes (« *on s'en va là-bas en baissant la tête* », « *nos pauvr' remplaçants vont chercher leurs tombes* »), défaitistes (« *c'est bien fini, on en a assez, personne ne veut plus marcher* ») et subversives incitant à la mutinerie (« *c'est fini, nous, les troufions, on va se mettre en grève* ») alors qu'une guerre est en train de se livrer sur le territoire national. Des Rochelains enrégimentés ont-ils participé à des formes de refus de guerre auxquels appartient la chanson de Craonne, avec les mutineries, les automutilations, les simulations de folie, ... ?

Collection B Pommaret



3 Les Rochelains enrégimentés

Le lourd tribut de l'infanterie

C'est l'infanterie qui paye le plus lourd tribut puisque sur 32 décès enregistrés, 21 (soit 65.6 % du total des décès) concernent des soldats de cette arme, en particulier pour l'année 1914 avec 5 morts enregistrés, puis 1915 avec 9 victimes. Quelques régiments ont été particulièrement affectés par le deuil de jeunes soldats de La Roche.

Les Rochelains des 75^{ème} et 275^{ème} régiments

Sept des 32 Rochelains morts pour la France identifiés dans le registre d'état civil relèvent de régiments d'infanterie (RI) basés à Valence et Romans, le 75^{ème} (quatre tués) et 275^{ème} (trois tués).

Créé sous l'Ancien Régime en 1674, le 75^e régiment d'infanterie opère durant les campagnes sous la Révolution et l'Empire (Austerlitz en 1805, Iéna en 1806,...), puis participe à la conquête de l'Algérie.

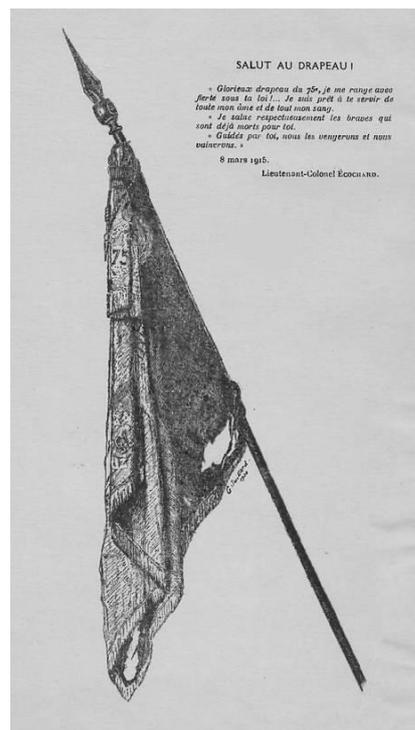
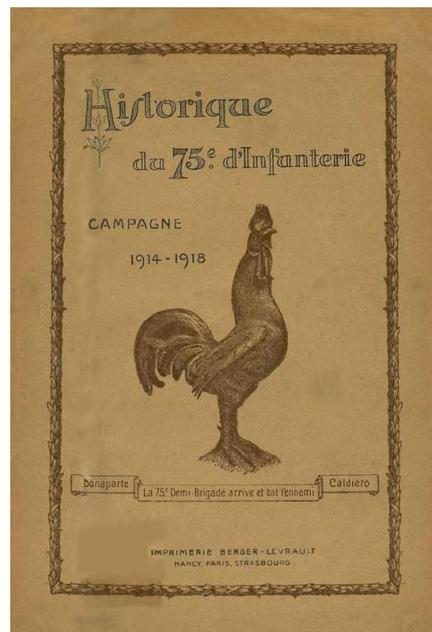
Blason du 75^{ème} régiment



Source : Internet

Le journal de marche du régiment retrace au jour le jour les événements de ses campagnes et permet de reconstituer les circonstances précises des décès des soldats de La Roche-de-Glun.

Journaux de marche du 75^{ème}



Source : Internet

Dès la mobilisation, en août 1914 et jusqu'en novembre 1918, le régiment est affecté à la 53^e brigade d'infanterie, 27^e division d'infanterie, 14^e corps d'armée ; il donne naissance au 27 août au 5^{ème} régiment d'infanterie qui sera dissout le 1^{er} juin 1916. Quelques jours après la

mobilisation à Romans-sur-Isère où il est en casernement, le régiment part au combat.

Soldat du 75^{ème} à Romans



Source : Internet

George Guilhot est tué devant Lihons dans la Somme le 25 septembre 1914. L'extrait du journal de marche du 75^{ème} régiment de ce jour note : « 25 septembre. Cette sanglante journée est marquée par le glorieux épisode du Bois Madame. Deux compagnies l'occupent, la 12^e au nord, la 9^e au sud, les 10^e et 11^e sont en réserve au bord d'un petit talus, au sud-ouest du bois. Avant le jour, la lutte recommence : une colonne ennemie, se croyant en sûreté, avance sur le bois, en formation serrée, elle est immédiatement disloquée, dispersée par un feu nourri, à bout portant. Ses éléments refluent en désordre dans la direction de Vermandovillers. Au petit jour l'ennemi renouvelle son attaque, avec appui d'artillerie (tir précis de 77 et de 105) et réussit à s'infiltrer dans le bois entre les deux compagnies. Ordre est donné à la 11^e compagnie d'aller appuyer la 12^e. La compagnie de renfort se dirige vers le bois ; elle se trouve prise sous le feu violent de l'artillerie, qui l'encadre sur une profondeur de 500 mètres. Son moral en est atteint ; elle se disperse, et finalement reflue vers l'arrière jusqu'à la route Framerville-Lihons, où elle est ralliée par son chef. La situation devient critique au Bois Madame : nos unités sont sur le point d'être entourées. »

En mars 1915, le dépôt du 75^{ème} RI forme une compagnie du 414^e régiment d'infanterie. Le régiment participe ensuite aux combats de Hébuterne dans la Pas-de-Calais où, le 8 juin, décède le Rochelain **Edouard Romain**. En parallèle à la deuxième bataille d'Artois (9 mai-19 juin 1915), la bataille d'Hébuterne se déroule du 7 au 10 juin 1915. Le bourg est situé à l'ouest de Bapaume, près du département de la Somme, dans une région où les champs s'étendent à perte de vue. Au début du mois, pour préparer une relance de l'offensive en Artois, le général Foch déclenche le 7 juin une attaque de diversion confiée à des unités de la II^e armée française, sur la ferme de Toutvent entre Hébuterne et Serre, où les Allemands ont fortifié un petit saillant. Aux côtés du 75^e plusieurs régiments français d'infanterie prennent part à cette bataille. Les pertes humaines enregistrées du 7 au 13 juin s'établissent à 1 760 tués et 8 590 blessés du côté français, à 927 tués, blessés et prisonniers du côté allemand. Les Français ont alors progressé de 900 mètres sur une largeur de 2 kilomètres !

Du 25 septembre au 6 octobre 1915, le 75^{ème} est impliqué dans la seconde bataille de Champagne. **Jean Grégoire** de la Roche-de-Glun qui appartient au 75^{ème} est tué à l'ennemi dès le 25 septembre.

Perthes en septembre 1915



Source : Internet

Né à Châteauneuf-sur-Isère, il habite à la Roche-de-Glun et est tué à l'ennemi au petit village de Perthes-les-Hurlus dans la Marne qui compte 151 habitants en 1911 et s'étend sur 1 300 hectares dont 1 250 hectares de terres labourables. Il a été l'enjeu de combats acharnés de la fin du mois de septembre 1914 jusqu'en avril 1915. La commune disparaît après des combats ravageurs durant le mois de janvier 1915. Perthes fait ensuite l'objet d'une intense guerre ; des mines s'ajoutant au tir des deux artilleries entraînent sa destruction complète¹⁵. En 1916, le 75^{ème} est présent durant la bataille de Verdun au Fort de Douaumont, à la Laufée, au Fort de Vaux et au Chesnois. Le régiment s'illustre également en 1917 à la bataille de Malmaison.

Le 75^{ème} obtient la croix de guerre de 1914-1918 et arbore sa fourragère aux couleurs du ruban de cette croix. Basé à Valence et à Romans en garnison, le régiment est dissous le 1^{er} janvier 1924 à Romans puis en 1984 à Valence.

Les victimes du 275^{ème} régiment

A la mobilisation, chaque régiment d'active crée un régiment de réserve dont le numéro est le sien majoré de 200. Ainsi, le 3 août 1914 à Romans-sur-Isère, le 275^e régiment d'infanterie est constitué mais il ne comporte que 2 bataillons.

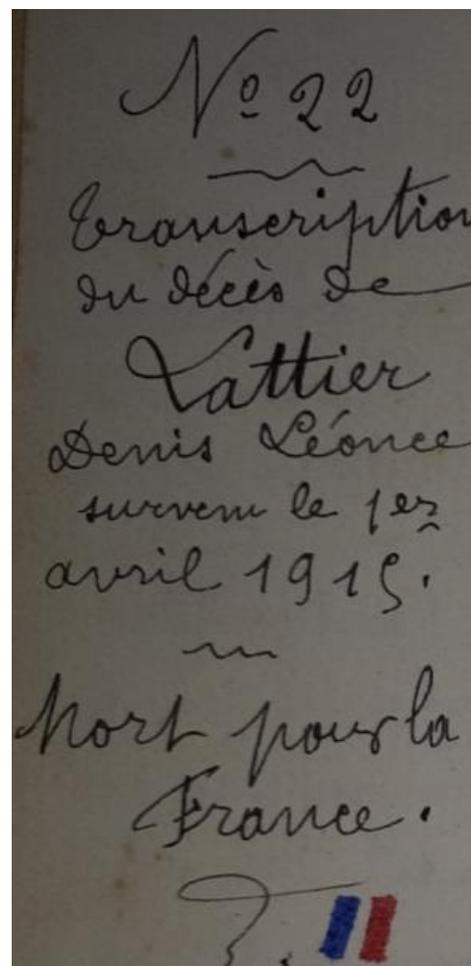
Comme pour tous les appelés, le regroupement de trois réservistes de La Roche-de-Glun se fait à Romans-sur-Isère jusqu'au 7 août, puis la reprise de l'instruction militaire s'opère jusqu'au 18 août dans la région d'Embrun.

Le 20 août le régiment part pour le front à l'est de Nancy, il participe aux combats de Lorraine.

Paul Dumas, soldat du 275^{ème} originaire de La Roche-de-Glun meurt le 5 octobre 1914 devant Gerbéviller, village martyr de Meurthe-et-Moselle incendié et qui a subi des exactions

allemandes durant le mois d'août. Le village a subi des combats ravageurs et le cimetière avec sa nécropole construit en 1920 compte 2 164 morts pendant la durée du conflit.

À partir du 16 décembre 1914 le régiment connaît une alternance de montées au front pour un bataillon et de stationnement à l'arrière pour l'autre. Début avril 1915, le 275^{ème} participe à diverses attaques autour de Flirey, sans grands résultats malgré de nombreux tués et blessés. **Léonce Lattier** de la Roche-de-Glun y est tué le 1^{er} avril et son congénère **Paul Cellier** le 5.



La première bataille de Flirey qui s'était déroulée du 19 septembre au 11 octobre 1914, avait vu la victoire de l'armée impériale allemande sur les forces françaises.

¹⁵ Sous la direction de Cochet (François) et Porte (Rémy), Dictionnaire de la Grande guerre. 1914–1918, Paris, Editions Robert Laffont, 2008

Flirey sur le front



Source : Internet

Cette prise de Flirey a eu une influence considérable sur le cours du conflit, coupant la plupart des routes et chemins de fer vers Verdun. La zone est alors le théâtre de nombreuses tentatives par les Français pour réduire le saillant et essayer de la récupérer comme la première bataille de Woëvre, du 5 avril au 5 mai 1915 durant laquelle les deux Rochelains ont perdu la vie.

Le 159^e régiment d'infanterie alpine

Les chasseurs désignent des troupes légères et mobiles d'infanterie ou de cavalerie propres à la reconnaissance ou aux raids. Les chasseurs à pied au fort esprit de corps s'illustrent tout au long de la guerre, en particulier les chasseurs alpins. Au moins six morts pour la France de La Roche appartenaient au 159^e régiment d'infanterie de ligne (159^e RI), devenu 159^e régiment d'Infanterie Alpine (159^e RIA). Basé à Briançon, connu sous le nom de « Quinze-neuf » ou « 15/9 » ou de « régiment de la neige », il a joué un rôle pionnier dans l'histoire du ski en France, surtout par le capitaine Clerc en 1901. Sa création remonte à 1794. Le 1^{er} octobre 1887, il devient 159^e Régiment d'Infanterie Alpine à Nice. Les bataillons de chasseurs alpins ont été créés par la loi du 24 décembre 1888 pour intervenir dans les zones montagneuses et sont dotés progressivement d'un entraînement et d'un équipement

spécifiques. Au moment de la mobilisation en 1914, il est en quartier à Briançon¹⁶ et met sur pied son régiment de réserve, le 359^e Régiment d'Infanterie.

Engagés en particulier sur le front des Vosges, les chasseurs y gagnent le surnom de Diables bleus de la part de leurs adversaires et homologues wurtembergeois. Le régiment participe aux opérations d'Alsace fin août 14 et particulièrement à la bataille du col de la Chipote à Saint-Blaise avec les 1^{re} et 2^e armées.

Soldats au col



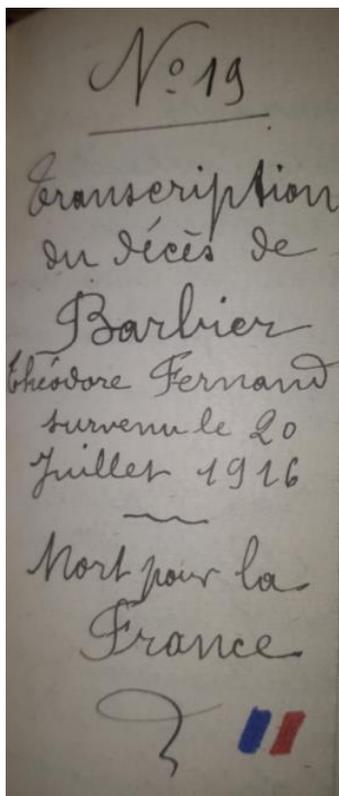
Source : Internet

Les combats violents se poursuivent dans le secteur et **Louis Bost** meurt à Fraize dans les Vosges le 14 février 1915 « des suites de blessures reçues sur le champ de bataille ». Il est alors adjudant au 22^{ème} du bataillon de chasseurs alpins.

Le 159^e s'illustre aussi le 16 juin 1915 durant la bataille de l'Artois et le 25 septembre 1915 à la troisième bataille d'Artois. Le 22 février 1916 il est en renfort dans le secteur de Verdun (batailles du Fort de Vaux, Damloup, Tavannes, Souville) puis livre en mai 1916 la bataille de la

¹⁶ Le régiment appartient à la 44^e division d'infanterie d'août 1914 à fin septembre 1916, puis à la 77^e division d'infanterie de fin septembre 1916 à novembre 1918.

Woëvre, le 16 août 1916 la bataille de la Somme et en novembre la bataille de l'Aisne. Né en 1890, mort le 20 juillet 1916 dans la Somme, **Fernand Barbier** est soldat de deuxième classe au 14^e bataillon des chasseurs alpins ; il est tué à l'ennemi au combat de la Ferme Rouge près de Maurepas (Somme).



Source : registres d'état civil de la Roche-de-Glun

Offensive de la Somme



Source : Internet

Le 159^e est à nouveau engagé à partir de 3 juin 1917 dans la bataille du Chemin des Dames puis en septembre 1917 en Alsace (Altkirch et Thann). En mars 1918 il est dans l'Oise et en mai-juin dans les Vosges d'Alsace. Il livre ses derniers combats en juillet 1918 à la Montagne de Reims et en octobre 1918 à la bataille de la Lys.

Le zouave de la Roche-de-Glun

Il se trouve aussi parmi les morts pour la France de la Roche-de-Glun, un membre du génie, un artilleur ... et un zouave ; dans d'autres cas, l'arme n'est pas précisée.

Mort des suites de maladie en Suisse le 18 septembre 1917, **Marius Cotte** né à La Roche-de-Glun en 1892 est caporal au troisième régiment des zouaves.

Drapeau de conscrits



Source : mairie de la Roche-de-Glun

Ce corps spécial d'infanterie légère est né en Algérie après 1830, au premier temps de la conquête. Il intègre des conscrits européens mobilisables depuis 1875 et tient garnisons en Tunisie à partir de 1880. Un drapeau de conscrits de la Roche-de-Glun rend hommage à ce corps dont la tenue qui rappelle celle des troupes turques a été définie par le colonel de Lamoricère : veste et gilet en drap bleu, culotte

garance, large ceinture bleue, chéchia. Le zouave figurant sur le drapeau joue du clairon dont le son aigu est particulièrement adapté aux sonneries réglementaires, en particulier lorsque le régiment en déplacement est étiré sur une longue distance. Au cours de la Grande guerre, les quatrième et huitième zouaves se distinguent tout particulièrement. Débarqués du Maroc, ils franchissent la frontière franco-belge le 25 août 1914 avant de battre retraite vers la Marne, puis de participer à toutes les opérations majeures de la guerre.

Bilan

Les 35 poilus rochelains ont été tués au combat, sont morts en détention, décédés à la suite de blessures ou de maladies contractées au front, voire disparus.

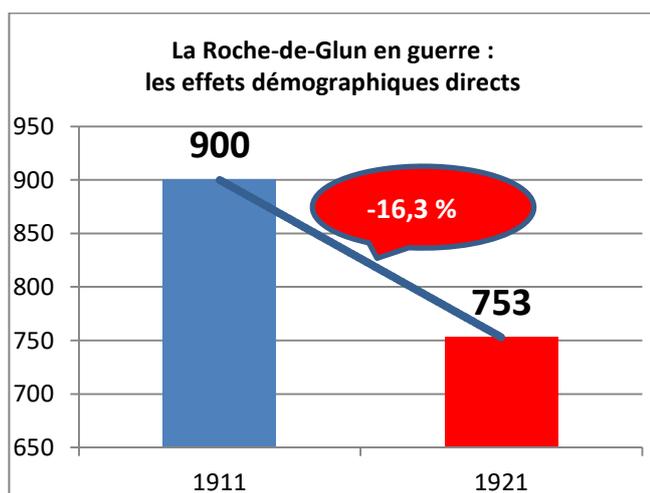
Avec eux, environ 10 000 Drômois sont morts à la guerre dont 9 634 avec la mention « mort pour la France ». C'est ainsi 10 % de la population active masculine et 16 % des soldats mobilisés qui disparaissent¹⁷.

¹⁷ Poinas (Bruno), Les conséquences démographiques de la guerre, in Collectif, La Drôme et la Grande guerre. Un département du « front de l'arrière ». Valence, Comité départemental d'histoire 14-18 de la Drôme, Lyon, Editions Libel, 2015, p. 252

Entre effets directs et de long terme : les conséquences démographiques de la guerre

Les effets directs de la guerre sur la population totale de la commune

Au-delà de l'effet immédiat de la guerre avec 35 militaires morts, mesuré sur une courte période, l'effet démographique direct de la guerre est considérable avec une diminution de l'ordre de 250 habitants soit -16,3 % entre 1911 et 1921.



Source : recensement de la population

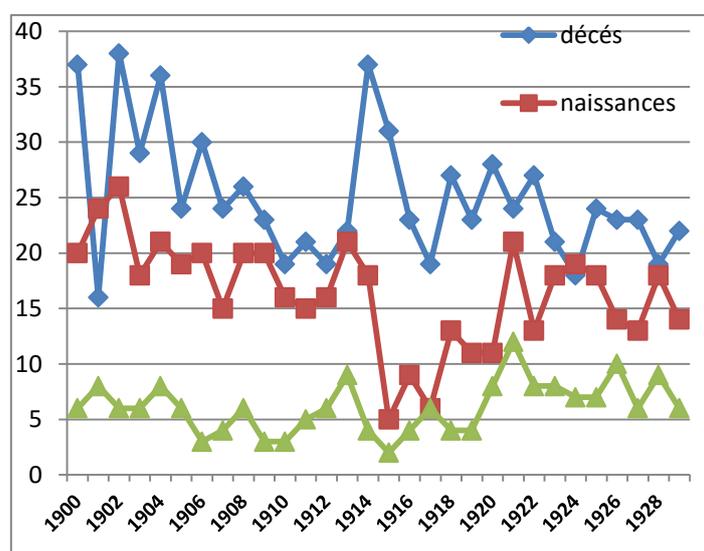
Une crise de mortalité et le recul des mariages et des naissances

Les effets de la guerre se traduisent d'abord par l'augmentation brusque du nombre de décès, notamment des jeunes conscrits morts pour la France, en particulier en 1914 et 1915 années où les pertes de l'armée française ont été considérables, mais aussi de la population civile qui a souffert de restrictions, de maladies surtout à partir de l'année 1917. Mais, par ailleurs la natalité et la nuptialité s'effondrent et connaissent les points les plus bas en 1917. Au lendemain de la guerre, la mortalité retrouve des niveaux proches de la période de

1905 à 1908 tandis que la natalité qui redémarre dès 1917 et la nuptialité progressent fortement comme par effet de rattrapage, après une période difficile durant laquelle, mariages et enfantements sont repoussés à des jours meilleurs.

Néanmoins, le solde naturel de la commune reste en permanence négatif, les décès l'emportant sur les naissances depuis le début de la Belle Époque jusqu'à la fin des années 20.

Décès, naissances et mariages à la Roche-de-Glun

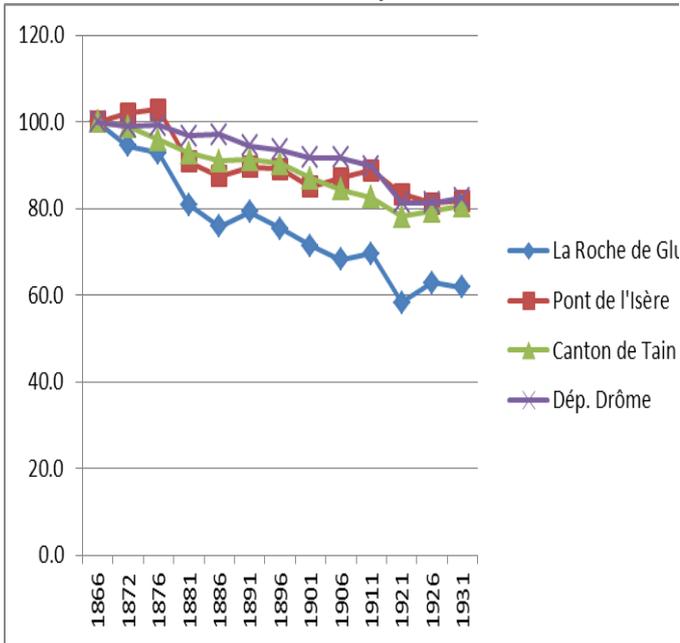


Source : registres d'état civil de la Roche-de-Glun

Une situation démographique durablement dégradée

S'ajoutant à une baisse de la population durable enregistrée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la guerre a accentué le déclin démographique du village, plus fort encore que celui du village voisin de Pont-de-l'Isère et du canton de Tain-l'Hermitage ainsi que du département de la Drôme.

Variation en indice de la population (base 100=1886)

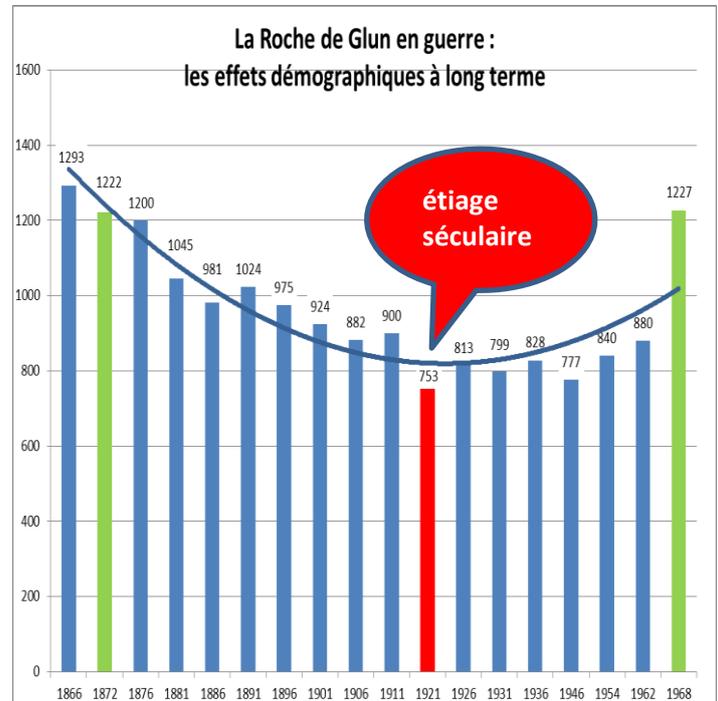


Source : recensement de la population

Au recensement de 1911, la Drôme comptait 290 894 habitants et à celui de 1921, seulement 263 509, soit 27 385 Drômois en moins (- 9,4 %, contre - 16,3% pour La Roche-de-Glun). Aux morts à la guerre, s'ajoutent la surmortalité des civils, l'exode rural accentué et le vieillissement de la population restée sur place, peu féconde, les mutations industrielles qui provoquent des départs, et bien entendu le manque de naissances avec des classes creuses. Au total, 96 % des communes drômoises voient leur population baisser entre 1911 et 1921. C'est en particulier le cas des communes de l'arrière-pays. Dans la vallée du Rhône, La Roche-de-Glun connaît aussi une baisse démographique substantielle, alors que la population est stable ou en faible recul dans des communes environnantes comme Erôme, Tain-l'Hermitage, Châteauneuf-sur-Isère, Bourg-lès-Valence, Beaumont-Monteux, Chanos-Curson... Il est vrai que d'autres communes toutes proches connaissent également un déclin démographique notable.

Un effet démographique à long terme

La guerre a accentué le déclin démographique de la commune qui connaît son plus bas niveau de population en 1921 avec 753 habitants.



Source : recensement de la population

Jusqu'au milieu des années 1950, la population plafonne aux alentours des 800 habitants avant que la période des Trente glorieuses sonne le renouveau, le seuil des 840 habitants étant franchi en 1954, avant une explosion démographique enregistrée entre 1962 et 1968. À cette date, la commune retrouve son niveau de population de 1872 il y a environ un siècle. On peut donc bien parler de cycle séculaire de déclin de la population avec un étiage au lendemain de la Grande guerre, une stagnation, puis une brusque remontée entre 1962 et 1968.

La mémoire villageoise du conflit



